

trainé beaucoup trop loin du cartésianisme, si nous entreprenions de caractériser ces différences et ces analogies. Qu'il nous suffise d'avoir indiqué à grands traits cet enthousiasme subit de l'Allemagne pensante, à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, pour une doctrine pendant longtemps oubliée et décriée.

Nous terminons avec Spinoza l'histoire du grand mouvement philosophique suscité en Hollande par Descartes. On a vu que l'influence du spinozisme y avait été plus considérable sur les sectes religieuses que sur la pure philosophie. A la fin du siècle et au siècle suivant, la philosophie hollandaise, grâce à l'esprit du cartésianisme dont elle était pénétrée, a su également se préserver du scepticisme de Bayle et de l'empirisme de Locke qui, tous deux, vinrent se réfugier dans cet asile ouvert à tous les proscrits religieux et politiques du dix-septième siècle. Quand fut apaisée l'ardeur des luttes cartésiennes, vers la fin du dix-septième siècle, quand l'enthousiasme pour Descartes, alimenté par la nouveauté et par la persécution, se fut modéré, et en même temps aussi le fanatisme anticartésien, on la voit incliner vers une sorte d'éclectisme entre Descartes, Locke et Leibniz, éclectisme dont les principaux représentants furent Villemandy, Crouzas, Leclerc, et au dix-huitième siècle, Hemstherhuis. Tous ces philosophes, qui présentent quelques analogies avec les philosophes écossais, défendent la réalité des causes secondes, combattent les causes occasionnelles, le spinozisme, le scepticisme, les excès de l'empirisme, et sont fidèles au spiritualisme de Descartes.

CHAPITRE XX

Tableau général du cartésianisme en France. — Caractères qui le distinguent du cartésianisme hollandais. — Disciples de Descartes dans les congrégations religieuses et le clergé. — Jésuites cartésiens ou amis de Descartes. — Sympathies de l'Oratoire pour la philosophie nouvelle. — Les cartésiens à Port-Royal. — Rapport du cartésianisme et du jansénisme. — Arnould, Nicole, De Sacy, Quesnel, jansénistes et cartésiens. — Port-Royal accusé par Jurieu de plus d'attachement au cartésianisme qu'au christianisme. — Congrégation des bénédictins. — Descartes recommandé dans le *Traité des études monastiques* de Mabillon. — Bénédictins cartésiens. — Congrégation de Sainte-Geneviève. — Prélats cartésiens. — Cartésiens dans le barreau et la magistrature. — Dans les gens du monde. — Le prince de Condé et autres grands seigneurs protecteurs et amateurs de la philosophie cartésienne. — *Lettres de madame de Sévigné*. — Madame de Grignan et Corbinelli. — Salon de la marquise de Sablé. — La duchesse du Maine cartésienne. — Cartésiens de la petite cour de Sceaux. — Le cartésianisme à la mode parmi les femmes. — Plaisanteries du P. Daniel. — *Les Femmes savantes* de Molière. — Comment le cartésianisme s'est propagé en France. — Réunions scientifiques particulières. — Académie des sciences. — Conférences cartésiennes de Rohault et de Régis. — Diverses tendances des cartésiens français.

Le cartésianisme français se distingue par certains caractères du cartésianisme hollandais. Dans un pays d'états fédérés, où la réforme et les sectes religieuses avaient profondément ébranlé la hiérarchie et l'autorité ecclésiastique, dans des universités gouvernées par les magistrats de la ville et de la province, et indépendantes les unes des autres, le cartésianisme, malgré les censures de quelques facultés, a eu plus de liberté et de hardiesse qu'il ne pouvait en avoir dans un pays d'unité religieuse et politique, comme la France, où toutes les universités étaient également soumises à la même autorité

ecclésiastique et aux arrêts du conseil du roi. De là aussi des différences dans la manière dont il s'est propagé dans l'un et l'autre pays.

En Hollande, même avant la mort de son auteur, nous avons vu la philosophie cartésienne se répandre dans les universités, pénétrer dans les chaires de philosophie, de physique, de médecine, de mathématiques et même de théologie. En France elle a fait son chemin par le monde et par les académies, plutôt que par les universités, sévèrement fermées à toutes les nouveautés. Si d'abord elle réussit à s'introduire dans quelques chaires de collège, bientôt elle en fut pour longtemps bannie, et nous verrons les professeurs cartésiens trop obstinés, réduits au silence, suspendus et exilés. C'est seulement au dix-huitième siècle que le cartésianisme français prend place dans les universités et les collèges, dans les *Cursus philosophici ad usum juventutis*, lorsque déjà Locke et Newton lui avaient succédé dans les académies et dans la faveur de l'opinion publique.

Repoussé des écoles, le cartésianisme français se répandit rapidement dans toutes les classes de la société savante, lettrée et polie du dix-septième siècle. Dès la publication des *Méditations métaphysiques*, Descartes, comme le dit Baillet, fit la matière de toutes les conversations savantes dans Paris et dans les provinces. Pendant plus d'un demi-siècle, il n'a pas paru en France un seul livre de philosophie, il n'y a pas eu une seule discussion philosophique, qui n'eût Descartes pour objet, qui ne fût pour ou contre son système. Dans le clergé, dans les congrégations religieuses, dans les académies, dans le barreau, dans la magistrature, dans le monde, dans les châteaux, dans les salons, et même à la cour, partout, nous rencontrons des disciples fervents de la nouvelle philosophie, qui la portent par-dessus les nues, qui travaillent ardemment à la répandre.

Nous en trouvons même parmi les jésuites, avec lesquels Descartes, élève de La Flèche, avait conservé quelques relations amicales dont lui faisaient un crime les ministres réformés de la Hollande. Parmi les jésuites les plus

ou moins les favorables à Descartes, citons le Père Charlet, assistant à Rome, qui était son parent, et le P. Dinet, confesseur de Louis XIII, provincial de France, auquel Descartes écrivit cette lettre si vive contre Voëtius, et porta plainte contre le P. Bourdin. Il n'eut pas seulement des amis dans la Société, mais quelques sectateurs déclarés, tels que le P. Vatier et le P. Mesland. Le P. Vatier, particulièrement lié avec Descartes, depuis plusieurs années, avait approuvé les *Essais de philosophie*, il se déclarait enchanté des *Méditations* et même de sa première explication de l'eucharistie. Le P. Mesland, plein d'enthousiasme pour Descartes et pour l'union de la raison et de la foi, qui, jeune encore, s'en alla mourir dans des missions lointaines, avait travaillé à soumettre les *Méditations* à une méthode plus scholastique, et plus intelligible aux esprits communs, ce dont Descartes lui témoigna vivement sa reconnaissance. C'est au P. Mesland, et sur ses instances, que Descartes écrivit ces deux lettres, fameuses dans l'histoire du cartésianisme, où il expose sa seconde explication de l'eucharistie (1). Mais bientôt, alarmé des progrès et de l'esprit de la philosophie nouvelle, l'Ordre tout entier, par l'injonction de ses chefs, se prononça en faveur de l'ancienne philosophie, et, comprimant les sympathies isolées de quelques-uns de ses membres, déclara au cartésianisme une guerre non moins vive qu'à l'hérésie de Luther ou de Calvin.

Mais Descartes eut pour lui cette pieuse et libérale congrégation de l'Oratoire qui a rendu en France tant de services aux lettres, aux sciences, à la philosophie et à l'enseignement. Dès l'origine, par ses tendances philosophiques, comme par ses constitutions, l'Oratoire fut opposé aux jésuites. L'idéalisme de saint Augustin que lui avait transmis son fondateur, Pierre Bérulle, l'avait préparé à recevoir celui de Descartes. D'ailleurs, Bérulle lui-même, au dire

(1) *Vie de Descartes*, par Baillet, t. II, liv. VI, chap. VIII. — Voir le chapitre suivant.

de Baillet, avait encouragé Descartes dans son projet de réforme philosophique. Si l'Oratoire fut contraint de renoncer à enseigner le cartésianisme, il n'en demeura pas moins fidèle au spiritualisme et à l'idéalisme cartésien, en le dissimulant plus ou moins sous le nom de saint Augustin. Que de défenseurs de la philosophie idéaliste, que de zélés cartésiens nous verrons sortir de l'Oratoire, parmi lesquels s'élève et brille d'un éclat incomparable l'auteur de la *Recherche de la vérité!*

La philosophie nouvelle eut aussi d'illustres disciples dans la société de Port-Royal qui, comme l'Oratoire, avait été préparée à Descartes par saint Augustin. L'histoire du jansénisme touche par plus d'un point à celle du cartésianisme, et presque toujours nous trouverons l'accusation de jansénisme associée à celle de cartésianisme. Faut-il ne voir dans ce rapprochement qu'une perfide invention des ennemis de l'un et de l'autre, ou bien y a-t-il en effet quelque affinité réelle entre la doctrine de Descartes et celle de Jansénius, si opiniâtrément défendue par Port-Royal? Il est vrai que, parmi les jansénistes, quelques-uns, plus intolérants, comme Pascal, feront la guerre à la raison et à toute philosophie, pour ne laisser debout que la foi, la grâce efficace et la prédestination. Mais Pascal ne représente pas Port-Royal tout entier. Ses pensées contre Descartes, contre la raison et la philosophie firent scandale parmi la plupart des pieux solitaires. Arnauld et Nicole ne furent pas seuls d'avis qu'on ne pouvait les publier sans les modifier et les adoucir. En effet, un jansénisme moins excessif, laissant une part à la raison et à la science humaine, devait s'accommoder mieux de la philosophie de Descartes que de toute autre philosophie, à cause de ses analogies avec saint Augustin, à cause surtout de la tendance, qui leur est commune, à anéantir l'homme sous la main de Dieu. Les cartésiens font de Dieu l'unique cause efficiente, le seul acteur qui agisse en nous; les jansénistes donnent tout à la grâce qui opère tout en nous, sans nous; voilà le point par où se touchent le jansénisme et le carté-

sianisme; voilà ce que le P. Boursier nous semble avoir mis hors de toute contestation, dans son livre *De l'action de Dieu sur les créatures*.

A cette tendance commune entre la métaphysique cartésienne et la théologie janséniste, ajoutons la commune persécution que les uns et les autres eurent à souffrir de la part des mêmes adversaires. Les plus violents ennemis de Port-Royal, comme de Descartes, n'étaient-ils pas les jésuites? Ce fut sans doute une des raisons pour lesquelles les jansénistes persécutés se montrèrent en général favorables au parti de Descartes. Les théologiens de Flandre et particulièrement de Louvain, amis ou disciples de Jansénius, se déclarèrent en sa faveur, de même que ceux de France, contre Aristote et ses partisans (1).

D'ailleurs, quel puissant patronage le cartésianisme n'eut-il pas, à Port-Royal, dans Arnauld et Nicole? Arnauld et Nicole sont les plus illustres, mais non pas les seuls qui, dans son sein, unirent plus ou moins à l'amour de saint Augustin l'amour de Descartes. Les *Mémoires* de Fontaine nous montrent les pieux solitaires employant leurs récréations à des discussions et à des expériences cartésiennes, et même disséquant sans pitié des animaux vivants, sur la foi de l'automatisme. Qui fut plus attaché à Port-Royal que le duc de Luyne, le traducteur en français des *Méditations*? Absorbé par la théologie, de Sacy n'était pas très-favorable à l'étude des sciences profanes ni à la philosophie; cependant il ne peut s'empêcher d'approuver le plus cartésien de tous les écrits d'Arnauld, l'*Examen d'un traité sur l'essence du corps*, qui avait pour auteur un adversaire violent de Descartes, Lemoine, doyen de Vitré. « Il a lu, dit-il, avec

(1) « Les gens de Port-Royal, qui sont en toutes choses les antipodes des jésuites, ont pris aussi fortement le parti de Descartes... et en effet cette philosophie s'accommoder bien mieux avec leurs bons sentiments que celle de l'École. Vous n'ignorez pas avec quelle chaleur les théologiens de Flandre, amis ou disciples de Jansénius, se sont déclarés contre Aristote et ses partisans. » (*Bibliothèque critique attribuée à Richard Simon*, 4 vol. in-12, Bâle, 1709, IV^e vol., lettre 12.)

beaucoup de satisfaction l'écrivit contre l'anti-cartésien, et il a été bien aise que ce philosophe ait donné occasion à M. Arnauld de traiter plusieurs belles choses. » Il ajoute, il est vrai, qu'étant moins philosophe que Monsieur son oncle, il souhaiterait qu'en défendant la philosophie, il en parlât en théologien (1). De Sacy n'était pas contre Descartes, mais il craignait que sa philosophie ne fit négliger la théologie. En dehors de Port-Royal, le successeur d'Arnauld comme chef du jansénisme, le P. Quesnel, et après lui le P. Boursier, nous fourniront encore une nouvelle preuve de l'alliance naturelle des doctrines de Jansénius avec celles de Descartes. Enfin les sympathies cartésiennes de Port-Royal étaient tellement connues, que Jurieu l'accuse de n'avoir pas moins d'attachement pour le cartésianisme que pour le christianisme lui-même (2). « Janséniste, c'est-à-dire cartésien, » dit madame de Sévigné elle-même, à propos du P. Le Bossu, dans une lettre à sa fille (3). Ainsi nous pouvons placer Port-Royal immédiatement après l'Oratoire parmi les sociétés religieuses qui ont incliné vers la philosophie de Descartes.

Nous trouverons aussi plus d'un cartésien dans la savante congrégation des Bénédictins qui, de même que celle de l'Oratoire, ne fut point ennemie des nouveautés, et qui avait toujours montré fort peu d'attachement pour Aristote et la scholastique : « Ils étaient restés fidèles, dit un d'entre eux, Robert Desgabets, à cette manière noble et platonicienne dont nos pères ont expliqué les mystères de la foi. Ils avaient peu cultivé les subtilités inutiles ou dangereuses, les vains raffinements qui, de la scholastique, passent dans la théologie et l'altèrent (4). » Mabillon, en recommandant dans son *Traité des études monastiques*, l'étude de la philosophie, laisse ouvertement percer ses préférences pour

(1) Préface historique et critique des *Œuvres philosophiques d'Arnauld*.

(2) *Politique du clergé de France*, p. 107.

(3) Lettre du 16 septembre 1676.

(4) *Notice sur les Œuvres philosophiques du cardinal de Retz*, par Amédée Hennequin, Paris, 1842.

Descartes. Il n'approuve pas qu'on s'en tienne à Aristote ou même à Platon, quoiqu'il mette Platon bien au-dessus d'Aristote : « Un véritable philosophe ne s'arrête, dit-il, ni à l'autorité des auteurs ni à ses préjugés. Il remonte toujours jusqu'à ce qu'il ait trouvé un principe de lumière naturelle et une vérité si claire qu'il ne puisse la révoquer en doute (1). » Ce sont les auteurs cartésiens qui dominent parmi ceux qu'il recommande aux professeurs de philosophie pour en faire des extraits et des lectures dans leurs cours; s'il y donne place à la *Censure* de Huet, ce n'est qu'en compagnie de la *Réponse* de Régis. Desgabets, Le Gallois, François Lamy, esprits libres et indépendants, plus ou moins cartésiens et malebranchistes, étaient aussi de l'ordre des Bénédictins.

L'ordre moins important des Génovéfins se fit aussi remarquer par ses tendances cartésiennes. Huet, dans une de ses lettres, plaisante les Génovéfins, au sujet de leur attachement pour Descartes : « Il y a longtemps, dit-il, que la congrégation de Sainte-Geneviève s'est déclarée cartésienne. Ils ont cru canoniser cette doctrine, depuis qu'ils ont reçu le corps de M. Descartes auprès de sainte Geneviève (2). » A cet ordre appartiennent Pierre Lallemant, qui avait été choisi pour prononcer l'oraison funèbre de Descartes, René Le Bossu qui cherche à concilier la philosophie ancienne avec la nouvelle, dans son *Parallèle des principes de la physique d'Aristote et de celle de Descartes* (3). Chez les Minimes, nous nommerons le P. Mersenne, l'ami intime de Descartes, et le P. Maignan, adversaire de la philosophie de l'École, qui a la prétention de fonder une philosophie originale, mais qui, en plus d'un point, fait des emprunts à Descartes (4).

(1) *Traité des études monastiques*, Paris, 1696, 2 vol. in-12, chap. ix et x. — Il recommande de suivre la métaphysique de M. Cally, qui est cartésienne, quoique accommodée à la forme scholastique.

(2) Lettre du 15 août 1700 au P. Martin, citée par M. Bartholmès dans sa thèse sur Huet.

(3) In-12, 1674.

(4) *Cursus philosophicus Magnani*, 4 vol. in-8°, 1662.

La philosophie de Descartes rencontra aussi des protecteurs et des disciples dans les rangs du clergé séculier, et parmi les prélats les plus renommés par leur piété et leur savoir. Nous avons déjà parlé de Pierre de Bérulle qui fit à Descartes une affaire de conscience de la prompte exécution de son projet de réforme philosophique. Il faut encore mentionner le cardinal d'Estrées qui le réconcilia avec Gassendi, et même le cardinal de Retz qui, sur la fin de sa vie, retiré du monde et de la politique, présidait des conférences cartésiennes dans son château de Commercy, et défendait les vrais principes de Descartes contre les hérésies philosophiques du bénédictin Désgabets. Nous verrons dans quelle mesure deux grands évêques, Fénelon et Bossuet, ont été cartésiens. Nous trouverons encore dans le dix-huitième siècle deux célèbres cardinaux, cartésiens et malebranchistes, Polignac et Gerdil.

Les cartésiens sont nombreux dans la magistrature, comme dans le clergé. Au banquet qui suivit les funérailles de Descartes, les membres du parlement et du barreau sont en majorité. On y remarquait Fleury, alors avocat, qui depuis fut l'abbé Fleury, sous-précepteur des ducs de Bourgogne et d'Anjou; Cordemoy, Clerelier, qui étaient aussi avocats au parlement de Paris; d'Ormesson, Guédreville, Habert de Montmort, maîtres des requêtes. Habert de Montmort, de même que d'Alibert trésorier de France, porta le zèle en faveur de la philosophie nouvelle jusqu'à proposer à Descartes, qui refusa, une partie de sa fortune pour faire des expériences. Il avait entrepris de célébrer sa philosophie dans un poëme latin *De Natura rerum*, imité de Lucrèce. Ce poëme n'a pas été publié, mais Sorbière, qui dit l'avoir lu tout entier, en fait le plus grand éloge. Le chancelier Séguier avait accordé aux œuvres de Descartes un magnifique privilège, ce qui lui vaut les louanges de Clauberg et la dédicace de son *Commentaire des Méditations*. Au dix-huitième siècle, un autre chancelier, plus illustre encore, Daguesseau, professa hautement le cartésianisme, et en fit l'application aux principes de la jurisprudence.

Non-seulement les théologiens, les magistrats, les académiciens, mais aussi les gens du monde et les femmes elles-mêmes se passionnèrent pour cette philosophie *engageante et hardie* (1). On vit la philosophie de Descartes pénétrer dans les châteaux et les salons, de même que dans les cloîtres, la Sorbonne et les académies. A la ville et à la cour, à Paris et dans la province, il y avait des cartésiens. Nul ne pouvait prendre rang parmi les beaux esprits, sans se mêler plus ou moins de philosophie cartésienne. Au premier rang des protecteurs et des amateurs de cartésianisme mettons le prince de Condé. « Ce héros, dit Fontenelle, vivait à Chantilly entouré de gens d'esprit et de savants, comme aurait fait César oisif (2). » Il s'instruisait de la philosophie de Descartes avec Régis, et il ne pouvait, disait-il, « s'empêcher de prendre pour vrai ce qu'il lui expliquait si clairement (3). » Il lisait les ouvrages de Malebranche et d'Arnauld; il retenait trois jours Malebranche à Chantilly pour l'entendre causer de Dieu (4). L'éditeur des *Entretiens de philosophie* de Rohault le loue, en les lui dédiant: « d'avoir accordé l'honneur de sa protection à l'illustre philosophe dont la doctrine est exposée dans cet ouvrage. » Il eut même voulu attirer aussi Spinoza à Chantilly et s'entretenir librement de philosophie avec lui, comme avec Bossuet ou Malebranche.

Des grands seigneurs, tels que les ducs de Nevers et de Vivonne, disputaient Régis au prince de Condé, et l'attiraient dans leurs hôtels pour l'entendre exposer la métaphysique ou la physique de Descartes dans des soirées philosophiques (5). Le marquis de Vardes, beau-père du

(1) Expression de La Fontaine, dans la Fable des *Deux Rats*, du *Renard et l'Oeuf*.

(2) Éloge de Lémery.

(3) Fontenelle, éloge de Régis.

(4) Voir le 1^{er} chap. du II^e vol. sur la vie et les ouvrages de Malebranche.

(5) Lettre de l'abbé Genest à Régis, à la suite de ses *Principes de philosophie* en vers.